

sence d'index. On regrette surtout que dans ces différentes parties où l'éditeur se fait commentateur, l'information et l'analyse manquent de sûreté.

Abordant Lamartine après tant de lamartiniens, M. Fam aurait dû, par exemple, éviter un argument comme celui qu'il avance p. 55 : voulant montrer la rapidité et la légèreté de la documentation orientale du voyageur, il se fonde sur un examen des « livres conservés actuellement au château de Saint-Point ». Or, on sait depuis longtemps, Henri Guillemain a redit et j'ai répété après lui que Lamartine, grand lecteur, ne conservait pas la plupart de ses livres qu'il passait à tels amis, en particulier à son beau-frère Montherot, et qu'il ne revoyait jamais. L'argument n'a donc pas la valeur qu'on serait tenté de lui accorder.

S'il s'agit ici d'une erreur de jugement, quelques lectures auraient permis de l'éviter. Mais précisément, en dépit d'une bibliographie aussi énorme qu'excessivement subdivisée, on découvre assez vite que l'information de M. Fam est trop souvent de seconde main. Telle citation du journal de M^{me} de Lamartine (p. 159) est empruntée aux *Poètes du XIX^e siècle*, de Pierre Robert : pourquoi ne pas vérifier le texte dans *Le Manuscrit de ma Mère* où on le trouve en effet à la date du 19 juin 1817 ? Ailleurs, c'est une lettre à Virieu que M. Fam cite (p. 89-90) d'après Pomairols : si l'éditeur du *Voyage* s'était reporté à la *Correspondance* publiée par Valentine de Lamartine (2^e éd., 1881, t. I, p. 347-348), il eût pu dater et citer exactement ce texte. Lorsque nous lisons tels fragments de lettres au « baron Maniant » (p. 440 et 456), nous reconnaissons sans trop de peine le personnage que la *Correspondance générale* éditée par les élèves de l'École Normale Supérieure avait d'abord nommé Miniant ; mais, au tome II de cette même publication, un *erratum* rendait au diplomate sa véritable identité de baron Mimaut, consul de France au Caire entre 1830 et 1836.

Qu'il est imprudent encore d'utiliser des ouvrages écrits en des langues que l'on connaît trop mal ! La traduction allemande du *Voyage en Orient* n'a pas pour auteur un certain « Von Gustav Schwab » (p. 86) : elle est tout bonnement l'œuvre de Gustav Schwab. Et Meryon n'était pas un « physicien » (p. 434 et 508), mais le médecin (*physician*) de Lady Stanhope. On s'étonne qu'une thèse de doctorat publiée plusieurs années après la soutenance contienne d'aussi fâcheuses inadvertances.

Je n'insisterai pas sur quelques erreurs d'expression. Leur rareté même montre avec quelle aisance M. Fam manie notre langue. Mais je ne puis pas déplorer qu'un si précieux instrument de travail renferme trop de détails dont l'inutilité ressort d'autant plus que bien des points, où l'on souhaiterait des éclaircissements, restent obscurs. Rien, par exemple, ne semble justifier la préférence donnée à l'édition de 1845 (p. 42, n. 3) : il fallait expliquer ce choix.

En remerciant M. Fam de nous avoir procuré un document si intéressant pour une meilleure connaissance de Lamartine, nous devons donc souhaiter que d'autres exégètes sachent tirer de cet important travail le parti que son auteur aurait pu, avec plus d'exigence critique, en tirer.

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD.

ANNAROSA POLI, *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*. Paris, Armand Colin, 1960. Un vol. in-8° de xi-453 p.

Il y a longtemps que les sandistes appelaient de leurs vœux un ouvrage sur ce sujet. L'Italie tient infiniment plus de place dans la vie et dans l'œuvre de Sand que ne peut le faire supposer l'épisode de Venise, fameux, mais somme toute assez bref. Chez « Arrigo Beyle, Milanese », qui a vécu des années dans la péninsule, on ne s'étonne pas de trouver l'Italie à forte dose ; or c'est à peine si la Berrichonne lui cède sous ce rapport, alors qu'elle a séjourné outre-monts sept mois en 1834, et quelques semaines au cours de deux autres voyages. Tout en témoigne, les titres des ouvrages, les sujets traités, les noms des personnages, les décors, l'abondante correspondance avec nombre d'Italiens, célèbres ou obscurs, et l'intérêt permanent pour la politique cisalpine, et les recherches sur le théâtre italien, etc. Où, pour-

quoi, comment George Sand avait-elle conçu pour l'Italie une telle passion ? Pourquoi son œuvre en est-elle à ce point imprégnée ?

Il n'existait jusqu'ici que l'ouvrage assez court de Marie-Thérèse Rouget, qui avait eu le mérite de frayer la voie, mais sans apporter au chercheur beaucoup plus qu'une table des matières avec un essai de bibliographie.

« Dégager les influences, signaler les lectures, dire les rencontres », tel a été le plan initial de M^{lle} Poli. Elle a poursuivi sa recherche patiente au moyen de lectures immenses pendant dix ans. Elle a interrogé les œuvres imprimées et les manuscrits, les correspondances, en faisant une large part à l'inédit, les carnets de voyage de George Sand, les guides, les livres de voyage des contemporains. Elle a suivi son auteur, minutieusement, dans ses déplacements (une carte, où les trois séjours auraient inscrit leurs itinéraires différents, eût été la bienvenue). Elle a enquêté avec succès sur les amis italiens. Elle a bien entendu dépouillé le Catalogue de la Bibliothèque de George et Maurice Sand ¹.

Assemblant ainsi une vaste documentation, dont le foisonnement a sans doute exigé bien des sacrifices, que l'on devine à certaines transitions abruptes, M^{lle} Poli a fait mainte découverte intéressante et porté la lumière sur des points obscurs. Toute la deuxième partie, relative à Venise ², les chapitres sur Mazzini, sur le voyage de 1855, l'appendice sur Pagello, sont particulièrement des mines de précieux renseignements, sans lesquels il sera impossible d'écrire désormais quelque chose sur ces sujets : et ceci n'est pas péjoratif pour le reste.

Dirons-nous cependant que l'auteur a entièrement rempli notre attente ? La recherche des moindres traces d'Italie, infinitésimales parfois, ne se montre pas toujours payante, et se fait aux dépens de l'équilibre : *L'Orco*, *Isidora*, et surtout *L'Uscoque* auraient mérité de plus amples développements que *Laura* ou *La Confession d'une jeune fille*, où l'Italie est vraiment à l'arrière-plan. (Et ce parti-pris conduit même M^{lle} Poli à annexer *Une visite aux Catacombes* au courant italien, alors que cet article de 1837 concerne les Catacombes de Paris et non celles de Rome.) La méthode de recensement était bonne, mais, appliquée un peu trop strictement, elle a tendu à donner à l'ouvrage un aspect un peu papillonnant. Au terme de la récolte, on reste un peu sur sa faim, faute des vues d'ensemble qui eussent transformé cet amas de matériaux en création plus originale, et la conclusion décevra peut-être le lecteur qui attendait une synthèse.

Il serait impossible qu'un ouvrage de cette étendue n'eût pas quelques taches, mais, ayant vu de près les conditions dans lesquelles elle a dû le donner à l'impression, talonnée par le temps, j'épargnerai à M^{lle} Poli les critiques de détail : cependant, p. 168, au lieu d'invoquer un Karénine dubitatif, il eût mieux valu renvoyer à l'Agenda de 1864 pour attester la destruction d'*Engelwald* ; p. 188, il aurait été possible de citer, non la lettre de Buloz de décembre 1837, mais la lettre de George à laquelle il répond et où l'on trouve un mot sur lequel M^{lle} Poli aurait dû sauter : « Il me faut revoir l'Italie. L'Italie ou la mort. » (Lov., E. 861 ter, fol. 233 — le fragment a déjà été cité par M^{me} M.-L. Pailleron : *La R.D.M. et la Comédie-Française*, p. 118) ; p. 237, la lettre à Michel Accursi n'est pas inédite, ayant été publiée, en 1919, par Mario Menghini dans *Quattro lettere inedite di George Sand*, p. 9-10.

Le volume, très bien présenté, comporte une illustration qui a le mérite de la nouveauté, intéressante et variée. Cependant, à la place des estampes tirées des Guides de Moro Lin (1844), nous aurions vu de préférence, moins artistiques, mais plus contemporaines, celles des Guides de Quadri.

Une seconde étude est promise par M^{lle} Poli, cette fois sur la fortune de George Sand en Italie. On ne saurait trop l'encourager à nous donner ce

1. Je ne suis pas sûr toutefois qu'elle l'ait fait de façon absolument exhaustive, ne voyant pas dans sa bibliographie : Artaud, *L'Italie*. [Dupaty], *Lettres sur l'Italie en 1785*, [M^{me} de Saluces], *Foscarini ou le patricien de Venise*, Paris, Ridan, 1826. Un autre ouvrage, qu'avait cité M^{lle} Rouget, n'est pas dans le Catalogue, mais George Sand a dû très probablement le lire, car elle était en relations avec l'auteur ; c'est *Un tour en Sicile*, Paris, 1833, par le baron de Nervo.

2. Là encore, un plan de Venise situant les divers domiciles de George Sand et de Pagello aurait été souhaitable.

complément, dont les matériaux sont déjà assemblés, au moins en partie, laissés pour compte au terme de son grand ouvrage. Elle est la plus qualifiée pour mener à bien cette nouvelle tâche. Souhaitons qu'elle l'écrive, comme la première, directement en français. C'était pour elle une difficulté de plus, et dont elle s'est tirée de façon plus qu'honorable.

GEORGES LUBIN.

H. DE BALZAC, *Les Petits Bourgeois*. Texte établi, avec Introduction, notes et relevé de variantes, par RAYMOND PICARD. Paris, Classiques Garnier, 1960. Un vol. in-8° de LII-346 p. et 8 pl. h. texte

Cette belle édition nous procure une œuvre non seulement rare, mais dans un certain sens inédite. Pour la première fois, en effet, il nous est permis de lire le texte même de Balzac, purifié des arrangements que lui avait fait subir Rabou.

L'introduction ne se contente pas de nous rappeler que Balzac a voulu peindre la bourgeoisie de 1830 et le Tartuffe du XIX^e siècle, dévot, légitimiste, philanthrope. R. Picard, qui nous a donné, en collaboration avec Jean Adhémar, une très jolie reproduction de Physiologies¹, montre l'influence de ce genre à la mode dans la genèse des *Petits Bourgeois*. L'écrivain reprend des phrases, des paragraphes entiers de sa *Monographie du Rentier*². Dans un autre sens, certains chapitres de ce roman formeraient une « Physiologie de la Femme de quarante Ans » (c'est le titre d'un chapitre), une « Physiologie de la Marchande de Marée », ou une « Physiologie de l'Usurier », etc.

La parenté entre *La Femme supérieure* (1837) et *Les Petits Bourgeois* (1843-1844) est clairement montrée. Ce sont les mêmes personnages dans les deux romans. Mais R. Picard souligne que, paradoxalement, ce sont les derniers qui font loi. Lorsque le romancier, en 1844, revoit le texte de *La Femme supérieure* pour en faire *Les Employés*, il rajuste les caractères en tenant compte de l'œuvre qui ne sera pas achevée. Les exemples (p. XXI) sont probants. Peut-être eût-il été bon de mettre sous nos yeux les citations jusqu'à l'ultime changement : M^{me} Colleville, qui est dans *La Femme supérieure* une « bonne grosse maman, pleine d'ordre et d'économie », qui « faisait elle-même son ménage » et ne recevait point, devient dans *Les Employés* « la fille d'une aimable danseuse », « la jolie madame Colleville » qui a fait de sa maison « le rendez-vous de nos meilleurs artistes, des orateurs de la Chambre ». On verrait plus clairement ainsi que *Les Petits Bourgeois* ont contaminé pour son bien *La Femme supérieure*.

La genèse des deux ouvrages ne peut être étudiée séparément. R. Picard signale également le rôle d'intermédiaire joué par la *Physiologie de l'Employé* (1841). Thuillier et Colleville, qui nous apparaissent, en 1837, comme deux fantoches à la façon d'H. Monnier, deviennent, en 1841, des types, des variétés — Thuillier est le cumulard —, et ne sont pourvus d'une individualité vivante qu'en 1844. Il faut également rattacher à cette genèse, en dehors du projet : *Gendres et Belles-Mères* (voir p. v, n. 4 ; p. 89, n. 1 ; p. 124, n. 2), certains fragments qui constituent *Entre Savants*. M^{me} de Saint-Leu, qui eût peut-être mérité un développement dans l'Introduction, s'apparente très intimement à M^{me} Colleville (p. 37, n. 2).

Eugène Sue est le grand rival, et *Les Petits Bourgeois* sont, dit R. Picard (p. XXVII) « un fragment des vrais Mystères de Paris qu'il (Balzac) souhaitait écrire ». Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les titres alléchants des chapitres : « Le mot de l'énigme », « Diable contre Diable », et les problèmes qu'ils abordent concurremment (p. 73, n. 2 ; p. 106, n. 1). Il suffit

1. Le Club français du Livre, 1960.

2. R. Picard reproduit en appendice ce texte, précédé d'une introduction (p. 301). Il y montre dans des formules excellentes les dangers d'une assimilation excessive : « Un personnage de roman ne coïncide avec une Variété que lorsqu'il est resté à l'état d'ébauche [...]. Pour reprendre les formules célèbres, la *Monographie*, c'est la concurrence à l'Etat civil, mais le roman, c'est la concurrence à Dieu le Père ; il y a entre les deux tout ce qui sépare un inventaire d'une création. »